

SE COMPRENDRE

ISSN 0845-7450

N° 82/10 - 10 novembre 1982

ISLAM ET OCCIDENT AU-DELÀ DES AFFRONTEMENTS, DES AMBIGUITÉS ET DES COMPLEXES

par Mohammed TALBI

Communication présentée au Colloquium on Islam organisé par la Rothko Chapel, Houston, Texas (U. S. A.), 21-25 octobre 1981, sur le thème Islam : spiritual messages, and quest for justice.

Mohammed TALBI est né en 1921 à Tunis. Agrégé d'arabe et Docteur ès lettres avec une thèse L'Emirat Aghlabide 184-296/800-909. Histoire politique, publiée à Paris, A. Maisonneuve 1966, 765 p. il a écrit de nombreux articles sur l'histoire musulmane médiévale, l'Islamologie et, en particulier, le dialogue islamo-chrétien, notamment Islam et dialogue, Tunis, M. T. E. 1972, rééd. 1979, traduit en arabe (Al-Islâm wa-l-hiwâr) dans Islamochristiana 4 (1978), 1-26. Historien, ancien doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Tunis.

Quelle approche ?

J'avoue que le sujet qui m'a été proposé m'a beaucoup embarrassé. Il est si vaste, il est tant de fois pris et repris par les plumes, que le risque est grand de tomber dans les platitudes et les lieux communs. Le débat, millénaire (1), est éculé, et englué dans les stéréotypes. Quelle approche du reste choisir ? Historique, sociologique, ethnologique, ou politique ? Cette série, au gré des spécialistes et des spécialités existantes et à venir, peut être largement étendue. Et où commence d'ailleurs l'Islam ? Où finit l'Occident ?

Que pourrais-je, par exemple, vous dire de bien original si je faisais un exposé historique ? Rien. Rien qu'un exposé forcément simpliste à force d'être bref, accumulant, au gré de l'humeur du locuteur ou de ses engagements conscients et inconscients, les ombres ou les lumières. L'histoire est-elle en nous ou en dehors de nous ? Quelle que soit la réponse, l'histoire n'est jamais innocente. Elle a servi, elle sert toujours trop de princes et de dogmes pour être d'une pureté virginale. Je laisserai donc délibérément de côté l'aspect historique de la question.

Peu importe que Charles Martel, en stoppant l'Islam à Poitiers en 732, ait sauvé "la civilisation chrétienne", comme nous l'affirme le dictionnaire Larousse, ou qu'il ait retardé le progrès. Les deux thèses ont leurs chantres avec force arguments à l'appui. Ce qui importe c'est que Poitiers se soit incrusté dans les mémoires comme un traumatisme indélébile. Au fond, si Mahomet avait enfanté Charlemagne, le fait en lui-même n'eût sûrement pas été aussi catastrophique que le pensait Henri Pirenne (2). Ce qui est tragique c'est que certaines blessures, après tant de siècles, continuent, à notre insu, à saigner.

Et cela dès deux côtés du partage des eaux de l'histoire. Écoutons une vedette de l'actualité, Khomeyni, parler : "Dès son origine, l'Islam s'est heurté au Judaïsme, et les Juifs ont été les premiers à procéder à une propagande anti-islamique et à des attaques qui, comme vous pouvez le constater, n'ont jamais été interrompues jusqu'à nos jours. Par la suite, et depuis plus de trois siècles, des clans, en un sens encore plus sataniques que les Juifs, se sont infiltrés dans les pays musulmans, en qualité de colonisateurs. Ceux-ci, dans l'espoir de satisfaire leurs ambitions coloniales, ont jugé bon de préparer le terrain en vue de l'anéantissement de l'Islam" (3).

Comme l'histoire, selon la cruelle expression de Paul Valéry (4), entretient nos "vieilles plaies", et comme elle conduit les nations "au délire des grandeurs ou à celui de la persécution".

Bref, tout discours historique, forcément superficiel à force d'être succinct, risque au surplus de devenir polémique sinon franchement hargneux. Historien de métier, j'oublie donc d'autant plus volontiers l'histoire que ceux qui désirent s'informer sur le legs de la civilisation musulmane à l'Occident n'ont que l'embarras du choix pour satisfaire leur curiosité (5). Je me limiterai donc à un certain nombre de constatations et de réflexions sur les liens dialectiques qui à la fois connectent et opposent l'Islam et l'Occident dans le monde qui nous entoure, et quelquefois nous étouffe et nous effraie, au point que nous essayons de lui échapper par une double fuite, en avant dans l'espace futurologique ouvert à nos rêves par les récents succès techniques, et en arrière en tentant de renouer désespérément, y compris par les drogues, avec la simplicité primitive. Mais d'abord :

Qu'est-ce que l'Islam et qu'est-ce l'Occident ?

Il y a deux Islams, comme il y a deux Occidents. Il y a un Islam sociologique, qui occupe une aire géographique approximativement bien déterminée, mais qui n'implique pas toujours la foi, et se définit globalement plutôt comme une culture, une façon d'être et une civilisation qui prit forme dans le creuset de l'histoire. Il en est de même de l'Occident, dont on arrive à oublier jusqu'aux racines chrétiennes. Il y a un Islam-foi et conviction, et un Islam-culture et civilisation. Les deux concepts ne se recouvrent pas toujours. L'un n'implique pas forcément l'autre. On peut appartenir, par la géographie ou la naissance, au second, sans adhérer au premier. De même il y a l'Occident de la foi, l'Occident mystique qui continue à susciter des vocations, inspire dans l'humilité et la discrétion les plus purs dévouements - et qu'on oublie souvent - et celui de la technologie, de la froide efficacité mise au service d'une exploitation intensive des ressources de la Terre, avec les exploits que l'on connaît. L'Occident qui produit pour consommer et consomme pour produire, qui fascine et révolte à la fois, qu'on admire secrètement, qu'on imite ou qu'on singe, et que l'on cloue aussi au pilori.

Entre ces deux Islams et ces deux Occidents, de tout temps, un mouvement dialectique d'attrait - répulsion avait toujours existé. Leur histoire, avec des racines monothéistes plongeant dans le même terroir, est celle du dépit amoureux avec ses excès d'injustice et ses effusions de tendresse (6).

L'ouvrage de Adel-Théodore Khoury, Les théologiens byzantins et l'Islam (7), quoique limité dans l'espace et le temps, nous épargne de nous étendre sur les polémiques religieuses, avec les inévitables caricatures, diffamations et anathèmes réciproques. Avec cette différence toutefois que la vénération coranique pour Jésus empêchait les musulmans de remonter jusqu'au fondateur du Christianisme dans leur indignation, ce qui ne fut pas toujours le cas - il ne l'est toujours pas - lorsqu'il s'agit du Messager de l'Islam. Un éminent spécialiste de l'Islam médiéval. Dominique Sourdel, insiste dans un ouvrage récent sur "la cruauté dont Mohammad fit preuve dans les guerres, le recours qu'il eut souvent à l'assassinat politique, les massacres qu'il ordonna en certaines occasions comme le massacre des Juifs Banû Kurayza à Médine"; et il souligne que pour faire triompher le "nouvel ordre social" "il aurait été autorisé à recourir à n'importe quel procédé et même à exercer des actes de vengeance qui n'étaient pas le signe d'une grande noblesse d'âme" (8). Il s'agit là d'un certain regard de l'Occident sur l'Islam de la foi. Il implique que tous les musulmans sans exception, dans le passé comme dans le présent, sont unanimement stupides pour vénérer un tel homme et le considérer comme le Messager de Dieu. Ne commentons pas plus.

Restent les rapports de civilisation. Les incompréhensions ne sont pas moins profondes sur ce plan aussi. Pour en donner une idée très mesurée nous empruntons deux citations à deux publications récentes.

L'hebdomadaire tunisien **Le Maghreb** (9), rendant compte du colloque organisé par l'Unesco et l'Organisation de la Conférence Islamique sur le thème L'Islam, la Philosophie et les Sciences,

campe ainsi, sous la plume de Zeineb Naboultane, l'Islam et l'Occident : "Face à une conscience et une pensée scientifique, occidentale, essentiellement positiviste et fragmentaire, automatiquement structurée, excluant la dimension transcendante humaine, l'Islam est à la fois unité et multiplicité, humanisme authentique, rationalité éclairée, interrelation étroite entre le discours philosophie et le discours scientifique, élan de vie vers l'approche de la vérité". Les accusations de positivisme matérialiste et réducteur, d'automatisme mécanique, et d'ignorance de "la dimension transcendante", c'est-à-dire de la spiritualité, sont classiques. Mais la pensée occidentale "fragmentaire" ? ! Cela étonne d'autant plus que c'est plutôt la pensée musulmane qui fut perçue comme atomiste (10), se faisant du monde, dans sa conception traditionnelle, une "vision essentiellement discontinue" (11). En somme on retourne le compliment au partenaire. L'Islam est par contre exalté comme possédant en exclusivité la spiritualité vraie, "l'humanisme authentique", et la "rationalité éclairée". De toute évidence le parallèle n'a d'autre but que de servir de repoussoir à une civilisation musulmane perçue et décrite comme étant en tous points supérieure.

Aux antipodes de ce discours, nourri d'autosatisfaction sereine et tranquille, se situent les interrogations d'un éminent historien parisien spécialiste de l'Islam classique. Au terme de son dernier ouvrage consacré à l'Islam médiéval, il se pose cette question : Dans quelle mesure l'idéologie religieuse a commandé, inspiré ou conditionné l'évolution de la société et des Etats" (musulmans) ? Ainsi il est "conduit à se demander s'il existe ou non une pensée islamique, une culture islamique, un art islamique, un ordre social islamique, une civilisation islamique. Interrogations toujours pendantes (12), . . . " voilà tout simplement l'existence même "d'une civilisation islamique", c'est-à-dire suscitée par l'Islam et imprégnée de ses valeurs, remise en cause, et objet du 'doute.

Les appréciations que nous venons de rapporter montrent jusqu'à quel point il est difficile d'appréhender l'autre. Aussi Edward W. Said, un chrétien palestinien professeur de littérature anglaise à Columbia University, dans un ouvrage qui a suscité quelques remous (13), est-il conduit, lui, à reprocher aux orientalistes d'avoir inventé de toutes pièces un Orient de fiction, dans lequel ils ne font que projeter leur volonté de puissance, leurs nostalgies, ou leurs fantasmes qu'ils prennent ensuite pour des réalités. Ils créèrent ainsi une fausse science.

Mais les représentations que se font les musulmans de l'Occident sont-elles plus pertinentes et plus justes ? Nous avons vu que non. Par ailleurs, vaille que vaille, il y a des orientalistes et un orientalisme dont le bilan globalement n'est pas négatif. Le pire c'est le vide. Je ne connais pas d'occidentalistes.

Enfin, la bonne foi des savants et des chercheurs, des vrais - qui doivent être totalement libres dans leurs démarches - n'est pas en cause. La difficulté est inhérente au processus de la connaissance : Comment voir autrement qu'à travers soi ? Dans toute connaissance, l'objet n'est perçu, ne prend forme, n'existe que dans le champ cognitif du sujet. Nous ne voyons, en toute bonne foi, que ce que l'écran de notre moi nous permet de voir. On ne peut sortir, partiellement, de ce cercle vicieux que par la remise en question perpétuelle des acquis de nos connaissances et par une disponibilité permanente à corriger nos impressions. Cela n'est possible que grâce à la médiation du dialogue et de la confrontation sans passion des idées.

Plus que jamais donc, parce que les hiatus sont de taille, l'Islam et l'Occident doivent dialoguer. Et l'on doit se souvenir surtout pour un dialogue fructueux et en vérité, que toute image dans laquelle l'autre ne se reconnaît pas est pratiquement sans valeur. Le dialogue vrai suppose le respect et l'acceptation de l'autre tel qu'il est, mieux : tel qu'il se veut, se croit, voire s'imagine être. Il y a en effet pire que la simple ignorance et le non-dialogue : le dialogue de sourds et le jeu de massacre réciproque. De ce jeu, nous venons d'évoquer les résultats stériles et les dangers. Mais le passé, nous ne l'avons pas assez souligné peut-être parce que cela nous semblait aller de soi, ne fut pas que d'incompréhension. Et surtout l'avenir est ouvert. Il est ouvert et il nous unit parce qu'il nous oppose les mêmes défis.

Nous sommes confrontés aux mêmes défis.

C'est une platitude que de dire que le ciel est menaçant. Il l'est toujours et il n'a jamais cessé de l'être. Le propre de l'homme est de vivre constamment en péril, de jouer sans cesse son destin d'homme. Je n'insisterai donc pas sur les dangers que guettent l'Islam et l'Occident en tant que civilisations. Ce sont les mêmes périls qui menacent toutes les civilisations, toute l'humanité, et c'est aux politologues d'y réfléchir.

Je limiterai mon analyse à ce qu'il y a de plus profond, à mon sens, dans l'humanité de l'homme : la foi. Seul l'homme a la foi, car seul il a le souffle de Dieu en lui (Coran, XV, 29; XXXII, 9, XXXVIII, 72). Le propre de la foi est de ne pouvoir être ni démontrée, ni infirmée. Elle est. Elle est al-amâna (Coran, XXXIII, 72), le dépôt trop lourd et trop vaste pour toutes les forces, tous les ordres de la création, spirituels et matériels, pour "les Cieux, la Terre et les Monts qui refusèrent de l'assumer et en concurent une grande frayeur", et que Dieu a déposé au plus profond du cœur de l'homme qui en accepta le poids et la responsabilité, s'exposant ainsi aux grandeurs et aux misères de sa condition singulière, exaltante et tragique. C'est la foi qui fait de l'homme un être exceptionnel, irréductible à la poussière de son corps et aux quelques pouces de son enveloppe de chair, car il a en lui une parcelle de l'esprit (rûh) divin. Il porte en lui le poids de l'Absolu et de l'Infini. Le plus savant et le plus humble peuvent, en **parfaite égalité**, s'ils consentent à écouter les pulsations de leurs cœurs, découvrir cet Absolu, car Dieu s'offre à tous, et ne s'impose savamment et mathématiquement à personne. Le critère de la liberté est en effet de pouvoir choisir dramatiquement l'erreur. Satan (Coran, II, 34; VII, 11; XVII, 61, XVIII, 50; XX, 116) était loin d'être un imbécile, et pourtant. . . ! La foi est donc ce qui donne à tout homme, quel qu'il soit et indépendamment de sa puissance physique ou intellectuelle, sa dimension divine et l'ordonne à l'Eternité. Sa perte est la plus grave et la plus tragique des amputations. Elle rend l'homme incapable de s'élever à l'Absolu, et improprie à la Vie Eternelle. Elle lui coupe les ailes.

Or, l'Islam de la remise confiante et volontaire de soi entre les mains du Seigneur, et l'Occident de la foi - judaïque ou chrétienne - sont exposés aujourd'hui au même défi : l'amputation de l'être spirituel de l'homme qui, en absolutisant l'Arbre de la vie terrestre (Coran, II, 35; VII, 19-22; XX, 12), en arrive à ne plus concevoir pour lui d'autre demeure que son éphémère ombrage. Le matérialisme ne défie pas seulement l'Occident. Il s'installe aussi aujourd'hui au cœur de l'Islam.

La désislamisation - pas toujours reconnue - est une réalité aussi palpable que la déchristianisation, et parce que moins tapageuse, elle est en fait plus dangereuse. Elle prend une allure subtile, difficile à dépister, et de ce fait elle risque d'emporter le corps avant qu'il n'ait eu le temps de se mobiliser pour se défendre. L'Eglise était une forteresse. Ses ennemis s'étaient dressés contre elle, et dans la bagarre on avait brisé plus d'une lance de part et d'autre. En un sens, la bagarre fut salutaire, car elle permit de clarifier la situation. On est ou on n'est pas chrétien. Aucune confusion. De la mêlée était sortie une société pluraliste, tolérante, où les partenaires annoncent sans complexe, et dans le respect mutuel, les couleurs. Rien de tel pour l'Islam. Ses fidèles le quittent sans bruit, sur la pointe des pieds. C'est la haute société, par le savoir, le rang ou l'argent, qui donne surtout l'exemple. Mais les classes moyennes n'échappent pas non plus au phénomène. On ne croit plus tout en ayant l'air de croire. Le langage de tous les jours est imbibé d'expressions religieuses. Même lorsque celles-ci ont perdu tout sens pour le locuteur, elles continuent à donner le change, à faire illusion. On ne fait pas la guerre à l'Islam. Le Naqd al-fikr al-dini (La critique de la pensée religieuse) du Dr. Sâdiq Jalal al-'Azm (14) est une exception vite réprimée.

La désislamisation passe plutôt par l'indifférence. Par pur mimétisme inconscient chez ceux qui ne se mettent pas martel en tête, ou en vertu de cette "profonde et indéracinable **tendresse** pour cette religion qui a illuminé notre enfance et fut notre premier guide vers le bien et la découverte de l'absolu (15)" chez les intellectuels plus ou moins inquiets, on continue - en attendant que l'Avenir freudien face définitivement justice de l'**illusion** (16) - à circoncire les enfants, ce qui n'est pas un fard (obligation), et à réciter La Fâtiha (La Liminaire, Coran I, 1-7) pour "bénir" les contrats de mariage et les tombes des morts. Mais le cœur n'y est plus. Il s'agit d'un ensemble de facteurs d'insertion sociale, d'une **religion civique** (17) à la manière de certains anciens qui continuaient à honorer les dieux sans trop y croire. En somme le "musulman-athée" reste "musulman", comme le juif athée reste juif, ce qui éclaire en profondeur - soit dit en passant - certains aspects de la guerre civile au Liban. Il ne s'agit plus d'une adhésion individuelle de foi, mais d'une appartenance globale à une ethnie.

Or, si cela se comprend à la rigueur pour le Judaïsme, qui est une alliance avec une histoire, celle du peuple d'Israël véhiculée par la Bible, et avec une terre, cela ne peut être qu'une véritable dénaturation lorsqu'il s'agit de l'Islam, dont l'essence est la foi vivante et vécue, une foi sans aucune distinction de race, d'ethnie, de civilisation ou de culture. L'Islam ne se réduit pas à un simple facteur politique de cohésion nationale. Il est shahâda, témoignage de foi extériorisé par la langue, intériorisé dans le cœur, et traduit en acte par un engagement global de tous les sens. Celui qui vit cet Islam, qu'il soit de civilisation chinoise, hindoue ou suédoise, fait partie de la Umma spirituelle dont les frontières ne sont pas géographiques et terrestres, mais célestes et eschatologiques. L'Egyptien, le Marocain ou le Yéménite - qu'il se nomme Muhammad ou 'Ali, cela n'importe guère - qui, en tant qu'ego libre, choisit de lui-même de quitter les rangs des orants dont les prières, convergeant vers le point focal de La

Mecque, s'élèvent vers Dieu, se sépare librement de la Umma. Il ne fait plus partie de l'Islam de la foi. Son appartenance à l'Islam-civilisation ne l'y introduit pas.

Pratiquement donc - on ne saurait trop souligner ce fait - il n'y a plus de pays, à quelques très rares exceptions près peut-être - cela se discute - où la société soit intégralement musulmane, dans le sens plein et coranique du terme. Il en découle que le slogan "nous sommes tous musulmans" est désormais une non-vérité qui, par ses aboutissements, peut miner dangereusement, de l'intérieur, l'Islam de la foi. En cultivant l'ambiguïté, en semant et en entretenant la confusion entre l'Islam-conviction et l'Islam-civilisation, on aboutit en effet à anesthésier la conscience religieuse musulmane, à la démobiliser, et à renforcer en fin de compte le processus de désislamisation en douceur et sans heurt. Il est légitime que l'outil politique soit d'abord soucieux de maintenir l'ordre public et de favoriser l'unité nationale. Mais la morphine de l'ambiguïté destinée à calmer les esprits et à éviter les réactions violentes, conduit aussi à inhiber les sursauts salutaires, et joue en définitive contre la foi.

Un autre slogan, lâ rahbâniyyata fi l-Islâm, point de monachisme en Islam (entendons : point de clergé), concourt lui aussi finalement au même but. Il vise à discréditer, et surtout à déposséder les faqîhs, les nomologues, de leur rôle traditionnel d'interprètes qualifiés de la shari'a. Il est vrai que ceux-ci ne se montrent pas toujours, en raison de leur formation exclusivement classique, suffisamment ouverts sur les besoins et les mutations du monde moderne. Mais de là à transférer leur rôle à des hommes totalement incompétents par manque intégral de toute formation adéquate, il y a un risque dont la gravité n'a pas besoin d'être soulignée. Le kéralisme a joué et joue toujours contre l'enracinement du sentiment religieux. Aussi a-t-on vu des hommes politiques mener campagne contre les observances culturelles et le respect des interdits alimentaires. On a voulu, par moments, imposer aux chinois musulmans l'élevage du porc. Dans d'autres pays, on a mené campagne contre la célébration de la prière (18), et surtout contre l'observance du jeûne de Ramadan considéré comme un handicap sur la voie du développement économique. On investit dans l'industrie des boissons alcooliques. Tout se passe comme si, par incitation ou par pression, on cherchait à acclimater un Islam dénaturé, vidé de toute observance de la shari'a, et se réduisant tout au plus à un vague déisme peu encombrant, étape transitoire vers une libération plus radicale.

Ce courant draine de plus en plus de partisans, particulièrement parmi les jeunes. "Ce n'est pas un tort" de ne pas être pratiquant, proclament hautement deux enseignants tunisiens (19). Cette attitude, qui ne leur est pas particulière et qui s'exprime avec force et clarté, mérite d'être soulignée. Beaucoup de non-pratiquants ne se considèrent plus aujourd'hui comme des "usât, des "désobéissants", espérant un jour se repentir et revenir à dieu, attitude naguère classique et quasi générale. Ils voient tout simplement, et toute clarté et conscience, l'Islam de tout contenu normatif. Il s'agit, dans un contexte totalement nouveau, et avec des motivations radicalement différentes, d'une certaine résurgence de l'ibâha de l'hédonisme, dont furent accusés jadis, entre autres, les shi'ites ismâ'iliens (20), ce qui leur valut d'être purement et simplement exclus de l'Islam. C'est la shari'a qui gêne le plus. Il est naturel qu'on la balance la première, en attendant de s'émanciper du reste. Les mesures établies avec précision sont rares. A titre indicatif donnons toutefois quelques chiffres. Les statistiques réunies par un chercheur tunisien, B. Alioui (21), montrent que, parmi les jeunes, le taux d'observance de la prière rituelle, la salât si capitale en Islam, est très faible en Tunisie : 10 % des élèves dans l'enseignement primaire, 8 % pour le secondaire, et 7, 8 % dans le supérieur. Il suffit par ailleurs de regarder autour de soi le comportement des élites, au cours d'une réception ou d'un banquet par exemple.

Enfin, cas limite, certains vont, dans leur souci d'émancipation de l'Islam, jusqu'à rejeter son apport civilisationnel, pour renouer avec une authenticité plus profondément enracinée dans le terroir national. La tunisienne Randa Rafa, dans sa crainte des "frères barbus", et pour mieux ouvrir ses yeux sur "l'avenir florissant", n'hésite pas à s'insurger contre "le passé sanglant des futûhât", et à dénoncer "ces raids injustifiés qui avaient pour mission l'occupation des lignes commerciales et le génocide de notre libre peuple de Numidie" (22).

Il va de soi que le processus de désislamisation que nous avons tenté d'analyser ne s'observe pas avec la même netteté et une égale acuité dans tous les pays de tradition musulmane. Certaines régions sont plus touchées que d'autres, mais toutes les terres musulmanes, même celles qui semblent encore actuellement invulnérables et immunisées, sont exposées aux mêmes risques. S'agit-il d'un phénomène fatal, parce que dans le sens de l'histoire, comme on dit, c'est-à-dire dans celui de la civilisation actuelle, et par conséquent irréversible ? Qui saurait le dire ? L'optimisme des uns est le pessimisme des autres, et rien, tant que la vie continue, n'est définitivement joué.

Limitons-nous donc à noter que la désislamisation a fait de larges progrès dans certaines régions du monde de l'Islam. Pour des raisons politiques évidentes, les exemples les plus typiques nous sont fournis par, la Chine et l'U. R. S. S. C'est dans ce dernier pays particulièrement qu'on a réussi le mieux, tout en inscrivant dans la Constitution la tolérance et le respect des consciences bien entendu, à gommer toutes les religions. "En 1917, il y avait dans l'Empire russe 26. 000 mosquées et 45. 000 serviteurs du culte. En 1979, 200 mosquées officielles dont 150 pour l'Asie centrale où vivent plus de 20 millions de musulmans" (23). Ces chiffres sont suffisamment éloquents par eux-mêmes et n'ont pas besoin d'être commentés. Le renouveau de l'Islam, monté en épingle par la propagande officielle de l'U. R. S. S. et lié aux fluctuations des intérêts de sa politique étrangère, ne se traduit que très partiellement par une libéralisation véritable de la conscience religieuse et un regain réel de la foi. Hélène Carrère d'Encausse note : "Les enquêtes sociologiques effectuées en U. R. S. S. au cours des dix dernières années témoignent de la croissance d'un sentiment communautaire, du sentiment d'appartenance à l'Islam. Ce sentiment mérite toutefois d'être précisé. Il s'exprime en termes de culture sociale plus que de convictions religieuses. Le nombre de croyants déclarés est, sans aucun doute, difficile à préciser en U. R. S. S. Mais le nombre de musulmans qui pratiquent l'Islam n'est pas élevé et circonscrit généralement à une catégorie déterminée de la population : les retraités, les fidèles appartenant au milieu rural et moins éduqués. Les citoyens soviétiques membres de communautés nationales qui appartiennent à l'aire de l'Islam se définissent désormais comme musulmans, donnant à cette définition une acception nationale large et secondairement seulement religieuse" (24).

C'est le meilleur exemple de cette ambiguïté que nous avons déjà dénoncée - et qui est souvent savamment et volontairement entretenue -, de cette confusion, qui n'est pas toujours innocente, entre l'Islam-civilisation et ethnies, et l'Islam-conviction et foi. Il s'agit de ce travail de sape et de dénaturation de l'Islam de l'intérieur, sur lequel nous avons déjà insisté, qui peut revêtir les formes d'un véritable complot et qui consiste à anesthésier la conscience religieuse musulmane pour substituer sans résistance et sans heurt, à la foi en Dieu, à l'Islam, qui s'exprime et se réalise dans le service du Seigneur, un Islam-culture, une religion civique entretenant le culte de la personne, simple instrument de domination politique, ou référence d'enracinement national et d'insertion sociale. L'aboutissement est un Islam sans Dieu, et pardessus le marché chauviniste, ajoutant au cloisonnement de l'humanité au lieu de l'unir dans l'amour et le service du Créateur. Une négation totale du message coranique. Un comble !

Ce qui a été largement réalisé en U. R. S. S. n'est pas irréalisable ailleurs, indépendamment des régimes politiques, ainsi que des voies et moyens utilisés. Notons cependant que les partis communistes du monde entier - y compris ceux du monde musulman, l'Afghanistan en tête - militent tous, dans l'esprit du Marxisme-Léninisme dont on connaît les résultats en U. R. S. S. , pour ce que Mohamed Harmel, le secrétaire général du P. C. tunisien, nomme pudiquement "le développement du rationalisme" (25) avec droit de cité pour "les acquis islamiques progressistes" - étant bien entendu que toute pensée rationnelle véritable et conséquente avec elle-même ne peut être qu'athée. En particulier toute référence à l'au-delà est incongrue. A une question relative au paradis, M. Harmel répond : "Pour le moment, je lutte sur terre pour le bonheur du peuple tunisien" (26). En somme, le bonheur des tripes suffit, il est le seul réel, et à bon entendeur salut !

Comment sortir de l'ambiguïté et prévenir la forme la plus dangereuse de la désislamisation, celle qui passe par la confusion anesthésiante et la dénaturation ? Le meilleur remède consiste à promouvoir une société **consciente**, tolérante et pluraliste, où croyants et non-croyants puissent vivre dans la clarté et la franchise, sans complexes réciproques, sans masque et dans un parfait respect mutuel. Le droit à la différence, et tout particulièrement à la non-croyance, doit être affirmé et scrupuleusement respecté, parce qu'il fait à la fois partie intégrante des droits de l'homme et du mystère de Dieu. "Si ton Seigneur l'avait voulu, tous ceux qui sont sur Terre croiraient (en Lui) dans leur totalité" (Coran X, 99; voir aussi VI, 149 et XXVI, 9). L'hypocrisie, imposée ou voulue, n'est pas l'hommage que la vertu rend au vice, mais plutôt le ver qui pourrit le fruit. Il faut donc, dans l'intérêt même de l'Islam réel, celui de la foi, prendre en considération les craintes légitimes des non-croyants. Voici comment les résumant deux Tunisiens déjà cités (note 19), A. Chemsî et F. Lahouar :

- "Le citoyen tunisien - dans une République Islamique - pourrait-il se dire athée, agnostique, non-religieux, sans courir des risques ?
- Aurait-il le droit de se convertir à une autre religion sans subir les sévices auxquels sont condamnés les "renégats" (hukm al-rida) ?

- Le Tunisien qui se dit non musulman (c'est là un droit reconnu par la constitution) aurait-il le droit de participer aux affaires publiques et d'être considéré comme citoyen à part égale ?
- Le fait de militer en faveur des idéaux socialistes par exemple, est-il un acte qui entrave la liberté du culte ? Un militant ahtée est-il passible de la peine capitale parce qu'il s'oppose à la voie d'Allah ?" (27).

A ces interrogations angoissées, répondons avec clarté et détermination que l'Islam repousse, avec énergie, toutes les contraintes, aussi bien celles qui s'exercent sur les croyants pour leur faire abandonner subtilement leur foi, pour dénaturer leurs croyances ou les gêner dans leurs pratiques religieuses, que celles qui visent les non-croyants pour leur imposer une éthique et un style de vie incompatibles avec leurs idéologies, ou les soumettre à une quelconque discrimination. Tout musulman conscient et conséquent avec lui-même souscrit à l'appel des non-croyants, récemment publié à Tunis, pour que personne ne soit tenté "d'imposer ses propres croyances ou pratiques à autrui" (28). Le Coran proclame en effet avec force et indignation : "Quoi! Vas-tu donc contraindre les hommes pour qu'ils soient croyants ? !" (Coran X, 99). Cette interpellation, qui s'adressait à Muhammad, au Messager dont la mission consistait à transmettre l'Appel (dalwa) de Dieu aux hommes - pour lui fixer la déontologie de cet Appel - est un avertissement permanent pour tout musulman qui pourrait être tenté par le prosélytisme ou le fanatisme. Il ne faut jamais, en effet, confondre le témoignage de foi avec le prosélytisme aveugle, qui est une atteinte à la dignité de l'homme, l'homme auquel Dieu n'a voulu imposer aucun choix : il l'a laissé libre. Si les musulmans désirent donc que leur Islam ne soit pas dénaturé de l'intérieur, il faut qu'ils acceptent parmi eux, "comme citoyens à part égale" et entière, ceux qui n'ont jamais cru ou ne croient plus, afin qu'ils puissent s'exprimer publiquement en toute dignité et franchise, autrement que par des propos ambigus ou tenus en privé. Il y va de la dignité de l'homme et de l'intérêt de l'Islam à la fois.

Dans le processus de désislamisation, comme nous venons de le voir, l'abandon, dans une première étape, des pratiques religieuses, tient une large place. C'est la shari'a qui fait surtout problème. On veut bien à la rigueur croire à un Dieu lointain et inoffensif, à condition en somme qu'il ne se rappelle pas trop à notre bon souvenir, qu'il ne soit pas un gêneur. Bref ! On ne veut plus le servir, lui obéir. Pas de tâ'at Allah ! Foin du service de Dieu ! On est grand, non ! Les succès techniques le prouvent d'ailleurs bien, même - surtout - lorsqu'on n'y est pour rien. En somme, on réclame l'émancipation, la séparation de domicile. Le Ciel pour Dieu - qu'il y reste ! - et la Terre pour l'homme où il trouve bien à la fois son enfer et son paradis. "Je lutte sur la terre pour le bonheur du peuple tunisien" nous dit Mohamed Harmel, et à chaque jour suffit sa peine. Pourquoi s'embarrasser du Jour Dernier ? Au surplus, mythique.

Le problème de la perte ou de la dégradation de la foi, commun à l'Islam et à l'Occident, face au même défi, ne se pose donc pas tout à fait dans les mêmes termes pour les chrétiens pour les musulmans. Il n'y a pas à proprement parler de shari'a dans le Christianisme. Le seul rapprochement à faire est avec le Judaïsme. Les contextes sont donc différents. Si pour le Christianisme les difficultés sont surtout - et non exclusivement (29) - théologiques, pour l'Islam elles sont surtout - et non exclusivement - nomologiques.

C'est la Loi, comme dans le Judaïsme, qui pose le plus de problème. Elle pose d'autant plus de problèmes que les sciences du fiqh, les sciences nomologiques, culturelles et éthico-juridiques, qui devaient être constamment vivifiées par l'ijtihād, par l'effort d'élaboration et d'interprétation en adéquation continue avec le réel, n'ont pas suivi le rythme de l'évolution du monde, et cela malgré tous les acquis de la Nahda, du Réveil Réformiste, qui se poursuit avec des hauts et des bas depuis le début du XIX^e siècle. Les difficultés demeurent donc, même au plus profond des cœurs des fidèles qui ont conservé une foi vivante et vécue, prient, jeûnent, et s'abstiennent des interdits alimentaires ou sexuels. Voici quelques exemples tout simples, volontairement pris dans la vie quotidienne de tous les instants, et qui mettent beaucoup de fidèles dans l'embarras, surtout lorsqu'il s'agit des jeunes de formation moderne : une musulmane stricte ne peut sortir seule avec son fiancé; elle ne peut pas pratiquer la natation, ou tout autre sport, en tenue normale, comme tout le monde; elle ne peut pas fréquenter les plages; elle peut tout juste - et encore ! - montrer l'ovale du visage et les paumes des mains, d'où certaines modes vestimentaires caractéristiques qui, répandues jusque dans les administrations et les universités, finissent par être marginalisantes (30); garçons et filles ne peuvent pas se serrer les mains; pratiquement ils ne peuvent pas aller au cinéma ni voir la télévision, puisqu'il n'y a guère de spectacles où on ne voit des couples s'embrasser, ou en tenues prohibées, pour ne pas parler du reste; etc. . . A un niveau plus élevé, et sur un autre registre, d'autres questions se posent : peut-on honnêtement toucher de gros intérêts aux U. S. A. et, malgré les acquis du Réformisme,

continuer à les condamner haut et fort à Téhéran ou ailleurs ? Est-on en droit de condamner à mort al-murtadd (31), l'apostat, ne serait-ce que théoriquement, tout en souscrivant à la déclaration des droits de l'homme ? Faut-il lapider - cela s'est fait encore récemment (32) - les époux adultères ? Que penser des sanctions pénales mutilantes ? Voilà des questions qui pourraient soulever beaucoup de polémiques passionnées.

Le fait est que le musulman, et surtout la musulmane, sont pour ainsi dire comme piégés dans les contradictions, les exigences, les évolutions et les violations des principes qui constituent la respiration même de notre temps. Sommes-nous condamnés à opter hypocritement pour la dichotomie, une main lavant l'autre ? Sommes-nous forcés à avancer perpétuellement avec un pied engagé dans la foi, qui implique nécessairement le respect de la shari'a, et, l'autre dans la vie moderne, un pied feignant d'ignorer ce que fait l'autre, et se mouvant tous les deux dans des sens divergents ou opposés ?

Beaucoup, par lassitude, glissent lentement dans l'indifférence, vestibule presque fatal de l'abandon total de la foi, au niveau de la deuxième génération, celle des enfants, si ce n'est déjà de la première. Un jour ou l'autre, les indifférents partent. Seuls demeurent les plus sincères, en attendant qu'à leur tour, de guerre lasse, et désorientés par tant de contradictions. . . A moins de verser dans ce qu'on a appelé, faute de mieux, "l'intégrisme", qui présente l'avantage certain d'être un système d'une parfaite logique interne. Inutile d'insister sur les tensions qui existent, et qui se profilent encore plus menaçantes à l'horizon, si on ne trouve une voie moyenne, une voie qui permette à l'homme musulman d'épouser pleinement son temps, sans dichotomie ni restriction mentale, et qui soit parfaitement fondée sur les Textes et la Tradition. Elle peut être frayée (33).

Le dialogue Islam-Occident : au-delà des complexes.

Si nous avons insisté sur le processus de désislamisation, avec ses ambiguïtés, ses prolongements et ses avatars, c'est qu'il constitue pour la foi musulmane un danger généralement sous-estimé, peu analysé, et quelquefois tout simplement nié. Parce que imbriqué dans le nationalisme et la politique, il revêt des formes bien plus subtiles que celles qui caractérisent la déchristianisation. Mais tout bien considéré, sur le plan de la foi pure, l'Islam et l'Occident sont en fait, à quelques différences de degré près, logés bel et bien à la même enseigne. Poursuivre donc les joutes héroïques du Moyen Age, avec leurs motivations encore enfouies dans les subconscious individuels et collectifs, est un non-sens. Alors que nos maisons brûlent de l'intérieur, nous nous battons sur des frontières imaginaires contre des moulins à vent. Est-on, bien conscient, de part et d'autre, que pour une conversion - accueillie avec quel émoi, joie, indignation, ou frayeur ! - d'une religion à l'autre, des milliers d'âmes, de deux côtés, passent de la foi à l'incroyance totale ?

C'est dire que l'Islam et l'Occident, en dehors de toute Sainte Alliance aussi puéride qu'anachronique - on ne se croise contre personne - ont quand même tout intérêt à substituer le dialogue, l'entente et la rivalité dans le service des hommes et l'amour de Dieu à leurs querelles archaïques et périmées. L'amour de Dieu passe par celui de l'homme, son vicaire sur Terre (Coran XXXVIII, 26), nous enseigne un hadith qudsi (34). Cela s'entend sans aucune distinction de chapelle. Un autre hadith (35) nous avertit en effet : "Aucune croyant ne l'est pleinement tant qu'il n'aime pas pour son frère ce qu'il aime pour lui-même". Il faut comprendre "frère" dans le sens le plus large, tout frère en humanité, sans distinction de confession ou d'option, comme le soulignent les commentateurs, puisqu'on ne peut pas ne pas aimer, entre autres, pour tout homme, le bien suprême, celui de la foi. L'Islam et l'Occident sont donc appelés, aussi bien par les exigences de leurs fois respectives - pour ceux qui croient (36) - que par leurs héritages plus largement civilisationnels, à dialoguer, à collaborer et à conjuguer leurs efforts afin d'aménager au mieux notre maison terrestre pour le confort moral et matériel de tous les hommes. Nous avons des traditions vivantes, qui continuent dans le présent, à faire fructifier en commun et à partager.

Pour cela il faut surmonter les obstacles énormes des complexes et du triomphalisme. L'Islam se présente en effet trop souvent comme passéiste parce qu'il est complexé, et il est complexé parce qu'il appartient, **dans son intégralité**, à la zone du sous-développement. L'Occident, pour des raisons évidentes inverses, est toujours plus ou moins ouvertement triomphaliste. Il en résulte un blocage très sérieux sur le chemin du dialogue. Les mots ne passent pas. Les termes du discours ne sont pas les mêmes et les intérêts sont souvent dramatiquement opposés. Pour rompre ce cercle vicieux, il est nécessaire que l'Occident prenne conscience de ses limites, et l'Islam de ses possibilités.

A défaut de cette réévaluation, on ne peut que poursuivre la navigation à vue, à très courte vue, c'est-à-dire le louvoiement entre les blocs comme au travers des récifs, la multiplication des glaciés et des satellites, le partage du monde - avec des coups de boutoir inopinés et des remises en question perpétuelles - la dilapidation des richesses dans le gouffre sans fond des armes aussitôt déclassées qu'achevées par les uns et achetées par les autres, la distribution des miettes qui restent aux plus affamés, ce qui procure à très bon compte une confortable bonne conscience, l'intérêt des plus riches étant bien entendu de s'enrichir toujours plus, et des plus forts de devenir encore plus forts. C'est très humain, c'est-à-dire tout à fait conforme à la psychologie primaire de l'homme et à la petite politique sans dessein.

Où ira-t-on ? Il est bon de nous souvenir, à ce stable, que, dans une perspective historique, les civilisations sont mortelles et l'involution n'est pas à écarter. Ce n'est pas une lubie d'A. Toynbee. C'est une constatation qui tombe sous le sens. Rien ne dit donc que la puissance ne se déplacera pas, plus tôt qu'on ne pense peut-être, vers les régions où se trouvent les richesses inexploitées - voire inexplorées et insoupçonnées - et le poids démographique. Par ailleurs l'atome, le neutron, les poisons chimiques et autres bactéries libérées par le génie d'apprenti sorcier de l'homme, n'ont pas dit leur dernier mot. Qui dit qu'un jour proche, très proche peut-être, il ne sera pas à la portée de n'importe quel Etat, voire de n'importe quelle organisation, de faire trembler le monde ? La science-fiction n'est que provisoirement fiction. Il est donc illusoire de fonder une politique clairvoyante et responsable sur des rapports de force qui ne peuvent pas durer éternellement. L'Occident, ivre de sa puissance, a intérêt à y réfléchir. Toute puissance a ses accidents et ses limites. A long terme, elle ne garantit rien.

Mais du côté Islam, il est tout aussi illusoire d'espérer pouvoir dialoguer utilement à partir d'un état de faiblesse et de dépendance. Pour que l'Islam, globalement en tant que civilisation, puisse dialoguer avec l'Occident de la technique et de la puissance, il faut qu'il soit en état de s'affirmer comme un interlocuteur valable, ayant quelque chose à dire et à offrir. Pour cela il doit d'abord se dépouiller de ses complexes. Aujourd'hui, il offre presque exclusivement ses matières premières, son énergie pétrolière, et quelquefois sa main-d'œuvre et ses cerveaux. Il consomme en retour surtout des armes, beaucoup d'armes qui servent exclusivement à des guerres intestines ou fratricides et constituent ainsi le principal facteur d'autodestruction, et il réclame en vain de la technologie. C'est une erreur, qui peut devenir dans certains cas un crime, de persévérer dans cette voie.

'Quémander n'a jamais enrichi personne. On se serre la ceinture au besoin, on met de l'ordre dans sa maison et on crée. Or les possibilités de l'Islam n'ont jamais été aussi déterminantes. Aujourd'hui, l'Islam possède tous les atouts pour pénétrer dans l'ère de la science et créer : il possède les matières premières, les moyens financiers, les mains et les cerveaux. Ce qui manque le plus, c'est la cohésion politique, la volonté éclairée et une stratégie coordonnée qui mise essentiellement sur la science. La science est aujourd'hui l'élément le plus déterminant pour créer le bien-être et assurer au surplus la puissance. Or, pour ne citer qu'un exemple, L'ALECSO s'occupe de littérature, alors que la tâche la plus urgente est de multiplier les centres de recherche scientifique de très haut niveau, pour stimuler les investigations créatrices de technologies de pointe, en adéquation avec les besoins et les potentialités de l'aire géographique de l'Islam.

Nous arrêtons là nos considérations sur le dialogue, politique ou de civilisation, à nouer, à clarifier ou à renforcer entre l'Islam et l'Occident. C'est en effet surtout aux politologues des deux camps de creuser davantage en profondeur le problème, en corrélation avec les autres données de la très complexe topographie universelle. Nous ajouterons seulement qu'à court terme nous ne sommes pas optimistes. Les idées cheminent lentement. Côté Occident il faudra du temps, beaucoup de temps, pour que l'opinion publique - qui détient en définitive le pouvoir - prenne conscience de la réalité de l'enjeu et des ouvertures nécessaires sur l'avenir. Côté Islam, il faudra encore davantage de temps pour qu'une démocratie réelle, qui ne soit pas une caricature et un alibi, permette un large débat, franc et loyal, sans slogans creux, afin que les masses, en toute conscience, puissent enfin prendre leur destin en main et façonner leur devenir.

Reste le dialogue entre les hommes de foi vivante et vécue, entre ceux qui croient au Seigneur et prient, juifs, chrétiens et musulmans. Nous avons dit pourquoi leurs vieilles, et quelquefois atroces, querelles sont aujourd'hui surannées. Partout, à des degrés divers, l'effritement se fait de l'intérieur. Par ailleurs, aujourd'hui, ni le Judaïsme, ni le Christianisme, ni l'Islam - avec des nuances, certains diront même des exceptions - ne sont nulle part vraiment au pouvoir. Cette ascèse, ce dépouillement des responsabilités politiques immédiates, offre peut-être aux fidèles des trois monothéismes abrahamiques une chance de mûrissement, de méditation et de réconciliation dans le respect du mystère du plan de Dieu sur l'homme.

Des foyers de tension, de prosélytisme anachronique et douloureux subsistent certes, que ce soit en Indonésie, en Afrique, aux Philippines ou ailleurs. On tue et on s'entretue encore au nom de Dieu. Certains retrempe leurs plumes dans l'encre du Moyen Age et appellent cela dialogue; Jérusalem est un foyer de discorde au lieu d'être un haut-lieu de concorde et de communion dans la paix et l'amour de Dieu. Beaucoup de motifs en somme de tristesse et de découragement.

Mais ces ombres ne doivent pas nous cacher le reste du tableau. Un dialogue vrai, en vérité, se poursuit et progresse depuis près de deux décennies, entre croyants sincères et heureux de découvrir leurs richesses réciproques. Les rencontres se multiplient et se diversifient sur tous les continents, que ce soit à Broumana au Liban (1966), au Sri Lanka, à Hong Kong, à Accra, à Tunis, à Tripoli, à Cordoue, à Paris, et un peu partout ailleurs (37). Le World Council of Churches (38) (W. C. C.), dont le siège est à Genève, a inscrit le dialogue dans son programme officiel et a pris plusieurs initiatives. Le Secrétariat pour les Relations avec les Non-Chrétiens, créé par Paul VI (19. 5. 1964) s'est assigné la même tâche (39).

Il est très souhaitable que l'Organisation de la Conférence Islamique, qui a l'avantage de grouper tous les pays de civilisation musulmane, puisse oeuvrer dans le même sens et inclure le dialogue dans ses activités, afin que les initiatives venant des partenaires musulmans, et qui se sont révélés quelquefois très positives (40), puissent être à l'avenir mieux structurées. Faute d'institutions adéquates et autorisées, l'Islam n'apporte pas en effet au dialogue une contribution équivalente à celle de ses partenaires chrétiens. Le lecteur musulman ne dispose, dans sa langue, ni d'une revue spécialisée de la qualité d'*Islamochristiana* (41), ni d'*Orientations* comme celles, récemment remises à jour, avec tact et objectivité, par le Père M. Borrmans (42). L'Islam laisse l'impression d'être réticent, du moins au niveau de ses organismes représentatifs, telle la *Râbitât al-'Alam al-Islâmi* (Muslim World League), ou l'Université Théologique d'Al-Azhar au Caire par exemple. Cela s'explique certes par l'existence de certains foyers de friction et de prosélytisme. Mais en doctrine cela ne se justifie guère. L'Islam se doit en effet, pour l'approfondissement de sa propre théologie et en dehors de toute considération extérieure, de méditer le sens et le message des religions non-musulmanes. Les autres Ecritures, si souvent citées - voir prises à témoin - dans le Coran, l'interpellent. Il doit s'ouvrir sur elles. Espérons donc qu'à mesure que le dialogue se développera, les réticences et les méfiances tomberont.

En attendant, des chrétiens et des musulmans travaillent déjà ensemble. Ils travaillent ensemble, dans l'amitié et la confiance, dans le cadre du G. R. I. C. (43), centré sur Paris, Tunis, Alger et Rabat, aussi bien qu'à Birmingham où le Center for the Study of Islam and Christian Muslim Relations, rattaché au Selly Oak Colleges, déploie une activité soutenue et positive. Récemment créée et animée par Aude Fonquernie, une Cité des Communautés (44) offre, aux environs de Paris, aux Juifs, aux Chrétiens et aux Musulmans, des lieux d'accueil, de travail, de prière et de méditation. L'A. E. C. E. F. (45) réunit des écrivains appartenant aux trois monothéismes abrahamiques et organise des rencontres annuelles. La Fraternité d'Abraham (46) édite régulièrement, à Paris, une brochure et anime depuis des années, inlassablement et discrètement, des carrefours d'échange, d'amitié et de rapprochement. Sur un plan plus largement civilisationnel, Islam et Occident International (47) prouve son dynamisme et son succès par la multiplication des associations qui lui sont affiliées dans des pays de plus en plus nombreux. Ce ne sont que quelques exemples, parmi beaucoup d'autres, qui montrent que le dialogue Islam-Occident est en bonne voie. Notre réunion ici est un exemple supplémentaire d'espoir et d'optimisme. Souhaitons qu'un Institut musulman prenne bientôt une initiative similaire.

Au-delà donc des affrontements, des ambiguïtés et des complexes, il reste que tout homme, au tréfonds de son cœur, est épris de paix et de justice. Les croyants pensent que la paix et la justice ne peuvent se réaliser pleinement que dans la fidélité à Dieu et dans son amour. Que chaque croyant prie donc avec St François d'Assise : "Seigneur, fais de moi un instrument de Ta paix".

Afin que cette promesse du Très Haut se réalise : "De la Terre hériteront mes saints serviteurs" (Coran XXI, 105).

NOTES

1. Sur le débat millénaire, qui a opposé chrétiens et musulmans, voir l'excellente bibliographie publiée par R. Caspar et ses collaborateurs : *Bibliographie du dialogue islamo-chrétien : les auteurs et les oeuvres du VIII^e au X^e siècle compris*, dans *Islamochristiana*, Rome 1975, I, 125-181. Cette bibliographie a été reprise, avec des **addenda et corrigenda**, et poursuivie pour les XI^e et XII^e siècles, ibidem, II, 187-249; d'autres **addenda et corrigenda** du VIII^e au XII^e siècles, ibidem, III, 255-286; elle est continuée, avec d'autres **addenda et corrigenda**, pour les XIII^e et XIV^e siècles, ibidem, IV, 247-267; d'autres

addenda et corrigenda pour les XI^e et XII^e siècles, ibidem, V, 299-317; de nouveaux compléments et suppléments jusqu'au XIV^e siècle, ibidem, VI, 259-299. Cette bibliographie se poursuivra dans les numéros suivants.

2. Voir H. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, 6^e éd. , Paris 1938; *Histoire économique et sociale du Moyen Age*, éd. revue et mise à jour avec une annexe bibliographique et critique par H. van Werveke, Paris 1963.
3. Ayatollah Seyyed Ruhollah Khomeyni, *Pour un gouvernement islamique*, trad. M. Kotobi et B. Simon avec le concours de Ozra Banisadre, éd. Fayolle, Paris 1979, P. 10.
4. Dans *Regards sur le monde actuel*, p. 63.
5. Voici quelques références à titre indicatif : John R. Hayen (ed.), *The Genius of Arab Civilization. Source of Renaissance*, 231 p. and 86 p. of full colon illustrations; A. J. Arberry, *Aspects of Islamic Civilization, as depicted in the original texts*, 408 p. , 1964; A. J. Arberry (ed.), *The legacy of Persia*, repr. 1963, 421 p. ; J. Schacht and C. E. Bosworth (ed.), *The legacy of Islam*, Oxford 1974, 544 p. ; W. Montgomery Watt, *The influence of Islam on Medieval Europe*, Edinburgh 1972, 125 p. ; Marc Bergé, *Les Arabes*, Paris 1978, 702 p. ; *L'Islam, la Philosophie et les Sciences*, Actes du Colloque organisé, avec exposition, par l'UNESCO et l'Organisation de la Conférence Islamique à Paris, du 8 au 21 juillet 1981; Roger Garaudy, *L'apport de la civilisation arabe à la culture universelle*, dans *L'Égypte Contemporaine*, janvier 1970, p. 5-31.
6. Voir M. Rodinson, *La fascination de l'Islam*. Rassemble deux études, l'une : Les étapes du regard occidental sur le monde musulman (parue en 1968), et l'autre : Les études arabes et islamiques en Europe (parue en 1970), Ed. Maspero, 160 p. , Paris 1980.
7. Les limites chronologiques de l'ouvrage se situent entre le VIII^e et le XIII^e siècle, éd. Nauwelaerts, Louvain-Paris 1969, 334 p. Signalons aussi deux ouvrages récents assez représentatifs d'un certain regard de l'Occident sur l'Islam : celui de P. Crone et M. Cook, *Hagarism, the Making of the Islamic World*, Cambridge 1977, qui s'inscrit dans la tradition inaugurée par C. C. Torrey, *The Jewish foundation of Islam*, Jewish Institute of Religions, New York 1933, 164 p. et celui de Bat Ye'Or, *Le Dhimmi, profil de l'opprimé en Orient et en Afrique du Nord*, éd. Anthropos, Paris 1980, 335 p. , ouvrage qui reçut une large publicité dans *Le Monde* (24/10/1980 et 18/11/1980). Ce grand quotidien parisien n'a pas publié la mise au point que je lui ai envoyée, préférant ouvrir ses colonnes à une seule "vérité".
Pour plus de détails sur l'histoire des polémiques religieuses nous renvoyons à la bibliographie que donne R. Caspar et ses collaborateurs, et que nous avons déjà signalée.
8. *L'Islam Médiéval*, éd. P. U. F. , Paris 1979, pp. 30-31. La sincérité et le sérieux de D. Sourdel ne sont pas à mettre en doute. Nous ferons cependant observer qu'en omettant beaucoup de faits, en privilégiant certains autres, et en isolant les événements de leur milieu et de leur contexte, on peut orienter les interprétations et les conclusions dans des sens très divergents, voire totalement opposés. C'est dire que l'histoire est au moins autant en nous qu'en dehors de nous.
9. Numéro 22 du 12 septembre 1981, p. 56.
10. Sur les thèses atomistes développées par les Mu'tazilites et les Ash'arites voir L. Gardet et M. M. Anawati, *Introduction à la théologie musulmane, Essai de théologie comparée*, éd. J. Vrin, Paris 1948, p. 63, 154, 161, 181 et 225.
11. L. Gardet et M. M. Anawati, *op. cit.* , p. 325.
12. D. Sourdel, *L'Islam médiéval*, P. U. F. , Paris 1979, p. 216.
13. *Orientalism*, éd. Routledge and P. Kegan, Londres 1978; *trad. fr.* par Catherine Malamoud, *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, éd. du Seuil, 595 p. , Paris 1980.
Parmi les comptes-rendus qui lui ont été consacrés, si celui de M. Rodinson (dans son ouvrage, *La fascination de l'Islam*, pp. 12-16) est équilibré tout en étant très critique, celui paru dans le quotidien parisien *Le Monde* (24/10/1980) est plutôt violent. Il s'achève ainsi : "Au cri sophistiqué de l'universitaire arabe de New York, accentué, encore par la blessure palestinienne, répond le prône du vendredi de n'importe quelle mosquée du Caire en 1980 : "Les incroyants n'ont pas le droit de venir voir comment nous vivons, comment nous traitons nos femmes, comment nous gouvernons notre patrie islamique. . . ". Information. . . ou intoxication menée par un grand quotidien occidental réputé de crédible ? !
14. Ed. Dâr al-Tali'a, Beyrouth 1969. L'ouvrage, d'un ton voltairien et sans aucune profondeur critique, fut condamné et retiré du commerce.
15. Hichem Djaït, *La personnalité et le devenir arabo-islamique*, éd. du Seuil, coll. Esprit, Paris 1974, p. 140.
16. Dans l'ouvrage précédent, H. Djaït fait référence à Freud, *L'Avenir d'une illusion*. Il semble que l'évolution freudienne a atteint son terme chez l'auteur et que l'illusion s'est dissipée. Il décrit en effet dans *Jeune Afrique* (hebdomadaire paraissant à Paris, n° 944 du 7 février 1979, p. 72) : "Mais je suis un intellectuel d'origine musulmane, ayant gardé une profonde sensibilité islamique, et qui a passé quinze

ans de sa vie à scruter la civilisation de l'Islam, à l'étudier, à la penser". Il s'agit d'un cas typique de ces intellectuels "d'origine musulmane", qui, quoique "libérés" de la foi, restent néanmoins profondément attachés à la civilisation musulmane comme facteur d'identification et d'insertion dans la Société. Nous y reviendrons.

17. Notons qu'en Tunisie par exemple, les cours d'éducation religieuse et civique sont intimement liés.
18. Selon un témoignage oral, aux îles Comores, sous la présidence de Ali Soilih, déchu et exécuté en 1979.
19. Dans *Le Maghreb*, hebdomadaire paraissant à Tunis, n° 17 du 1er août 1981, p. 22.
20. Voir M. Talbi, *L'Emirat Aghlabide*, Paris 1966, p. 562, 564. A ne pas confondre avec al-ir â'.
21. Dans sa thèse de 3^e cycle non encore imprimée.
22. *Le Maghreb*, hebdomadaire paraissant à Tunis, n. 23, 19 septembre 1981, p. 9.
23. Extrait de la communication d'Hélène Carrère d'Encausse (Maître de recherche au C. N. R. S. et Professeur à la Fondation Nationale des Sciences Politiques - Paris) au colloque organisé par l'Association pour l'Avancement des Etudes Islamiques au Collège de France, Paris 27-28 mars 1981, sur le thème *L'Islam de la deuxième expansion*. A paraître dans les Actes du Colloque - Voir aussi *Moscow and the Muslims*, dans *Muslim world League, The Journal*, Rajeb 1401/June 1981, n. 8, p. 58, où on lit : "There are altogether about 200 mosques for a muslim community of over 40 million, while before the revolution there were a thousand for a much smaller population of Muslims".
24. Op. cit., à paraître dans les Actes du colloque déjà mentionné.
25. *Le Maghreb*, hebdomadaire paraissant à Tunis, n. 16 du 25 juillet 1981, p. 29
26. Op. cit. , p. 29.
27. *Le Maghreb*, hebdomadaire paraissant à Tunis, n. 17 du 1er août 1981, pp. 22-23.
28. Au début de Ramadan 1401/Juillet 1981, des difficultés surgissent entre "jeûneurs" et "non-jeûneurs", avec quelquefois recours à la violence. Les uns réclamaient la fermeture des débits de boissons et des restaurants durant la période de jeûne, et les autres exigeaient qu'ils soient maintenus ouverts. C'est dans cette ambiance que fut publié, dans tous les quotidiens, le texte que nous reproduisons in-extenso, et qui fut consacré comme "l'appel des 177 pour la tolérance et la liberté des pratiques religieuses", en raison du nombre de ceux qui l'avaient signé et lancé; des ingénieurs, architectes et chercheurs (15), des journalistes (27), des enseignants (31), des médecins, des avocats, des étudiants, des fonctionnaires, etc... Voici ce texte :
 "Appel pour la liberté de conscience et de pratique religieuse : Les mesures de fermeture au public, durant le mois de Ramadan, de certains lieux de consommation (cafés, restaurants, etc. . .), bien qu'annulées, représentent l'un des indices d'une évolution qui vise à remettre en cause des progrès faits par la Tunisie en matière de tolérance religieuse. Bien que nous désapprouvions les brimades exercées à l'encontre des pratiquants et les entraves mises au libre exercice des pratiques religieuses, nous considérons que notre pays peut légitimement se prévaloir du chemin parcouru en matière de tolérance et de liberté religieuse.
 Nous constatons avec regret que cet acquis fondamental est, depuis quelques années, mis en péril : en effet, des pressions sont exercées contre les non-pratiquants et une atmosphère d'intolérance s'est créée dans le pays et s'accroît d'année en année. Face à cette situation
 Nous mettons en garde tous les Tunisiens, croyants et non-croyants, pratiquants et non-pratiquants, contre les dangers de cette montée de l'intolérance : les conflits qu'elle engendre risquent de détourner notre pays de Ses problèmes réels et urgents. et de l'entraîner dans des affrontements tragiques et sans objet. Disant cela, nous ne voulons pas déprécier la vie spirituelle, ni nier la valeur des croyances et des pratiques religieuses; nous soutenons seulement que le conflit entre des croyances et des éthiques différentes n'a pas lieu d'être si le but de chacun est de pratiquer sa foi et non de l'imposer aux autres.
 Nous affirmons solennellement le droit de chacun à la libre expression de ses options philosophiques et de ses croyances religieuses. Nous déclarons que nul ne doit s'y immiscer et encore moins imposer ses propres croyances ou pratiques à autrui" (*La Presse* du Dimanche 12 juillet 1981; 11 Ramadan 1401).
29. La déchristianisation, me disait un prêtre de mes amis, commence avec la première faute sexuelle. On hésite devant le confessionnal, on ne se confesse plus, le reste suit. Sans parler des problèmes posés par le divorce, l'interruption volontaire de grossesse, la régulation des naissances, etc. . .
30. Un communiqué de la Présidence, diffusé le lundi 21 septembre 1981, et repris dans la presse, interdit désormais en Tunisie, dans la fonction publique et à l'université, le port de cette tenue, qualifiée de "sectaire" (*libas tâ'ifi*). Entre désapprouver, comme nous le faisons, tout en respectant le libre choix d'autrui, et interdire, il y a naturellement un pas qui, à notre sens, ne doit jamais être franchi.
31. Notons qu'un faqih, un nomologue aussi inattaquable que Mahmûd Shaltût, admet avec une très grande largesse d'esprit, et sans aucune restriction, la liberté de conscience. Voir par exemple son ouvrage, *al-Islâm, 'Aqida wa shâri'a*, Dar al-Qalam, 2^e éd. , Le Caire 1964, pp. 31-32. Il évite toutefois de soulever directement, dans cet ouvrage comme dans ses *Fatwâs*, le délicat problème de la ridda, de l'apostasie.
32. On connaît l'émotion soulevé par le film télévisé *The death of a princess*, diffusé par la B. B. C. , et les

très sérieuses complications diplomatiques qu'il a entraînées entre la Grande-Bretagne et l'Arabie Saoudite.

33. Voir dans *Islamochristiana*, n. 7 (1981), 283-288, notre compte-rendu de l'ouvrage de A. S. R. Khomeyni, *Pour un gouvernement islamique*, où nous insistons surtout, pour faire avancer positivement le débat, sur la participation des musulmans de formation moderne, pourvus d'une formation adéquate, à la recherche des solutions.
34. Un *hadith qudsi* (une tradition directement inspirée par Dieu) nous montre, sous une forme allégorique, qu'aimer l'homme et le servir, c'est aimer et servir Dieu. Voir *al-Qudusiya*, publication de la Commission du Coran et du *Hadith*, Le Caire, 1969-1970, I, 263, *hadith* n. 265. Ce *hadith* a été traduit et commenté par M. Borrmans dans *Islamochristiana*, n. 4, Rome 1978, p. 33, avec renvoi à l'Evangile selon St Matthieu, 25, 31-46.
35. Il s'agit du 13^e *hadith* dans le *Matn al-arba'in hadith al-nawawiyya*, éd. et commentaire, Matba'at Mustafà' Muhammad, Le Caire, 1358/1939. Voir aussi Nabil Alam, *Le personnalisme musulman*, dans *Travaux et Jours*, Beyrouth n. 14-15, juillet-décembre 1964, pp. 57-77; Mohamed Aziz Lahbabi, *Au service de la clarté*, ibidem, n. 22, janvier-mars 1967, pp. 27-57, et n. 23, avril-juin 1967, pp. 63-96; et M. Borrmans, *Chrétiens et Musulmans ont-ils quelque chose à dire ou à faire ensemble dans le monde d'aujourd'hui ?*, dans *Islamochristiana*, n. 4, Rome 1968, p. 42. Ajoutons que l'amour de tout homme découle aussi, pour l'Islam - comme pour le Christianisme - du fait que Dieu a créé l'homme, selon un *hadith* quelque peu controversé quant à son interprétation, "à son image". Sur ce *hadith* voir les références auxquelles renvoie M. Borrmans, op. cit., p. 32.
36. Voir en particulier l'excellent article de M. Borrmans déjà signalé dans la note précédente.
37. Pour "la liste des principales manifestations récentes du Dialogue organisé entre Chrétiens et Musulmans", dans l'ordre chronologique, voir M. Borrmans, *Orientations pour un dialogue entre chrétiens et musulmans*, éd. du Cerf, Paris 1981, pp. 175-179.
38. Voir John B. Taylor, *The Involvement of the World Council of Churches (WCC) in International and Regional Christian-Muslim Dialogues*, dans *Islamochristiana*, Rome 1975, I, 97-102.
39. Voir M. L. Fitzgerald, *The Secretariat for Non-Christians is ten years old*, dans *Islamochristiana*, Rome 1975, I, 87-94.
40. Signalons en particulier les deux rencontres qui se sont déroulées à Tunis, à l'initiative du Centre d'Études et de Recherches Economiques et Sociales par le Professeur A. Bouhdiba, la première (11-17 novembre 1974) sur le thème *Conscience musulmane et Conscience chrétienne aux prises avec les défis du développement*, publication du C. E. R. E. S., Série Etudes Islamiques n. 5, Tunis 1976; et la deuxième (30 avril - 5 mai 1979) sur : *Sens et niveaux de la Révélation*, publication du C. E. R. E. S., Série Etudes Islamiques n. 6, Tunis 1980. Sur la rencontre de Tripoli (1-6 février 1976), dont les actes n'ont pas été publiés, voir le C. R. de M. Borrmans dans *Islamochristiana*, Rome 1976, II, 135-170 et son exploitation triomphaliste par Ali Arslan Aydın, *Islâm-Hristiyan Diyalogu ve Islâmîni Zaferi (Dialogue Islamo-Chrétien et victoire de l'Islam)*, 232 p., Ankara 1977, C. R. dans *Islamochristiana*, Rome 1979, V, 291-292.
41. Publiée à Rome à partir de 1975, à raison d'un numéro par an, par le Pontificio Istituto di Studi Arabi e Islamici.
42. *Orientations pour un dialogue entre Chrétiens et Musulmans*, éd. du Cerf, 191 pp., Paris, 1981. Voir ma recension de cet ouvrage dans *Islamochristiana*, VII (1981), p. 261-262.
43. Sur le G. R. I. C. (Groupe de Recherche Islamo-Chrétien) voir *Islamochristiana* Rome 1978, IV, 175-186; V, 289-290; VI, 228-233; VII, pp. 246-247.
44. Cité de Communautés, CHESSY, 77144 - Montevrain (France) (tél. 436. 87. 85).
45. L'Association des Ecrivains Croyants d'Expression Française, animée par Clément Olivier, 159, rue de l'Université, 75007 PARIS. La dernière rencontre eut lieu du 26 au 28 juin 1981 au Centre Culturel "Les Fontaines", 60500 CHANTILLY (France), et a porté sur le thème suivant : *Eveil de la conscience et transmission de la foi*.
46. Animée par Jacques Nantet, B. P. 231-08, 75364 PARIS CEDEX 08.
47. Animé par le Professeur M. Boisard, 5, rue des Granges, P. O. Box 366, CH - 1211 GENEVE, Suisse.

